

GUNNAR  
STAALESEN

L'ENFANT  
QUI CRIAIT AU LOUP



Gaia  
polar

VARG VEUM

# GUNNAR STAALESEN

## L'ENFANT QUI CRIAIT AU LOUP

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet

Fut un temps où Varg Veum n'était pas détective privé.

Fut un temps où il sévissait à la Protection de l'enfance, plein d'idéaux et de belles convictions.

Varg se souvient de ses débuts et de ce même arraché à une mère toxico, ballotté de famille d'accueil en famille d'accueil, sur fond de trafic d'alcool, et de meurtres déguisés en accident. Varg se souvient qu'on lui reprochait – déjà ! – d'en faire trop, de chercher à comprendre et de traquer les parents adoptifs comme s'ils étaient des suspects. D'ailleurs...

Suivre une piste apportait son lot d'adrénaline, et une pointe de repartie bien sentie ! Varg Veum détective était né, exit la Protection de l'enfance.

Mais voilà le type de passé qui peut vous revenir comme un boomerang en pleine face, lorsqu'un jeune gars accusé de double meurtre se réfugie au fond d'un fjord. Et que c'est vous qu'on appelle.

**Gunnar Staalesen** est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat. La série s'est déjà vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

*L'enfant qui criait au loup* est le douzième opus consacré à Varg Veum.

L'enfant qui criait au loup

du même auteur  
chez le même éditeur

*Le loup dans la bergerie* (Gaïa polar, 2001)  
*Pour le meilleur et pour le pire* (Gaïa polar, 2002)  
*La Belle dormit cent ans* (Gaïa polar, 2002)  
*La femme dans le frigo* (Gaïa polar, 2003)  
*La nuit, tous les loups sont gris* (Gaïa polar, 2005)  
*Anges déchus* (Gaïa polar, 2005)  
*Fleurs amères* (Gaïa polar, 2008)  
*Les chiens enterrés ne mordent pas* (Gaïa polar, 2009)  
*L'écriture sur le mur* (Gaïa polar, 2011)  
*Comme dans un miroir* (Gaïa polar, 2012)  
*Face à face* (Gaïa polar, 2013)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

*1900 L'aube* – tome 1 (2007)  
*1900 L'aube* – tome 2 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 1 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 2 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 1 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

*Brebis galeuses* (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles en collection Folio Policier.

---

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

L'enfant qui criait au loup

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Dødens Drabanter*

Illustration de couverture :  
© Julien Chabot, 2014

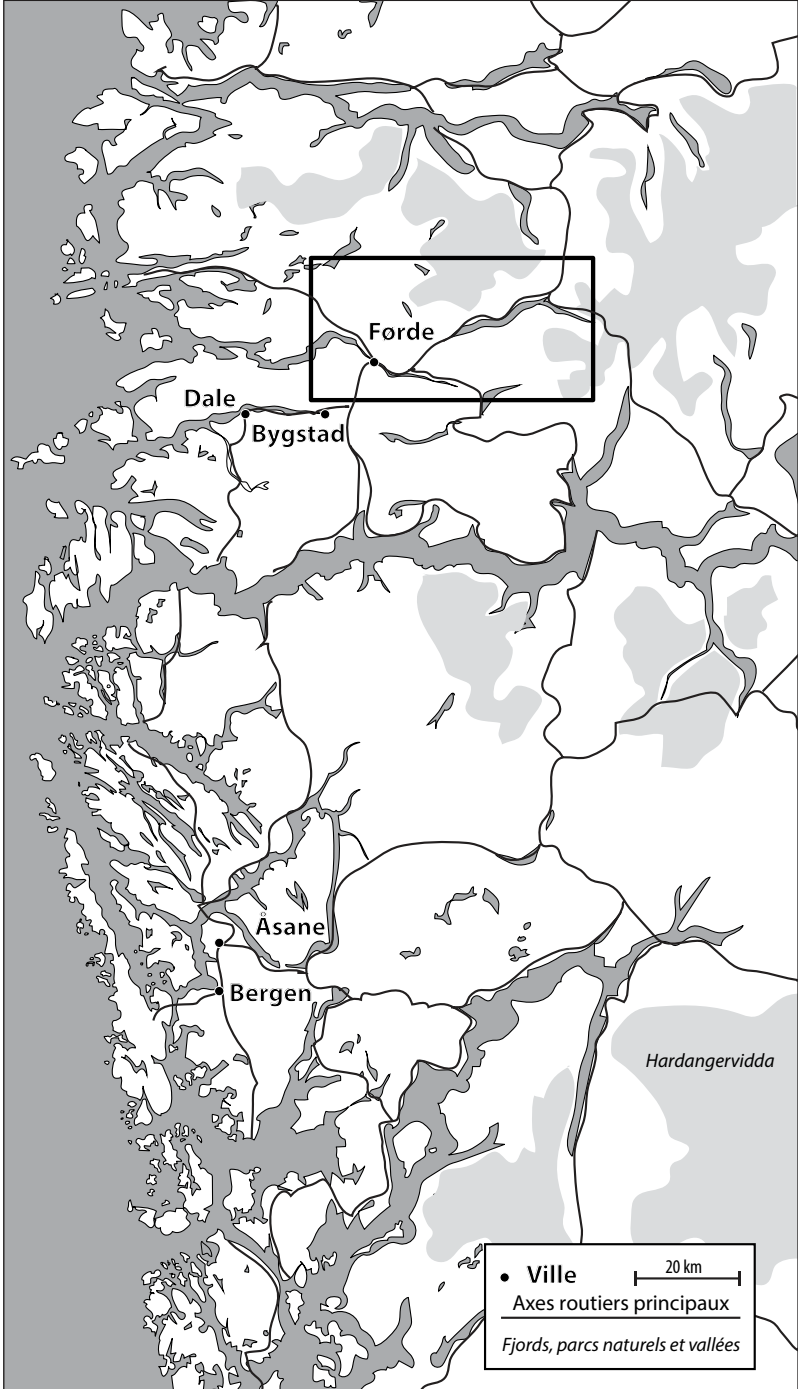
---

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2006 (All rights reserved.)

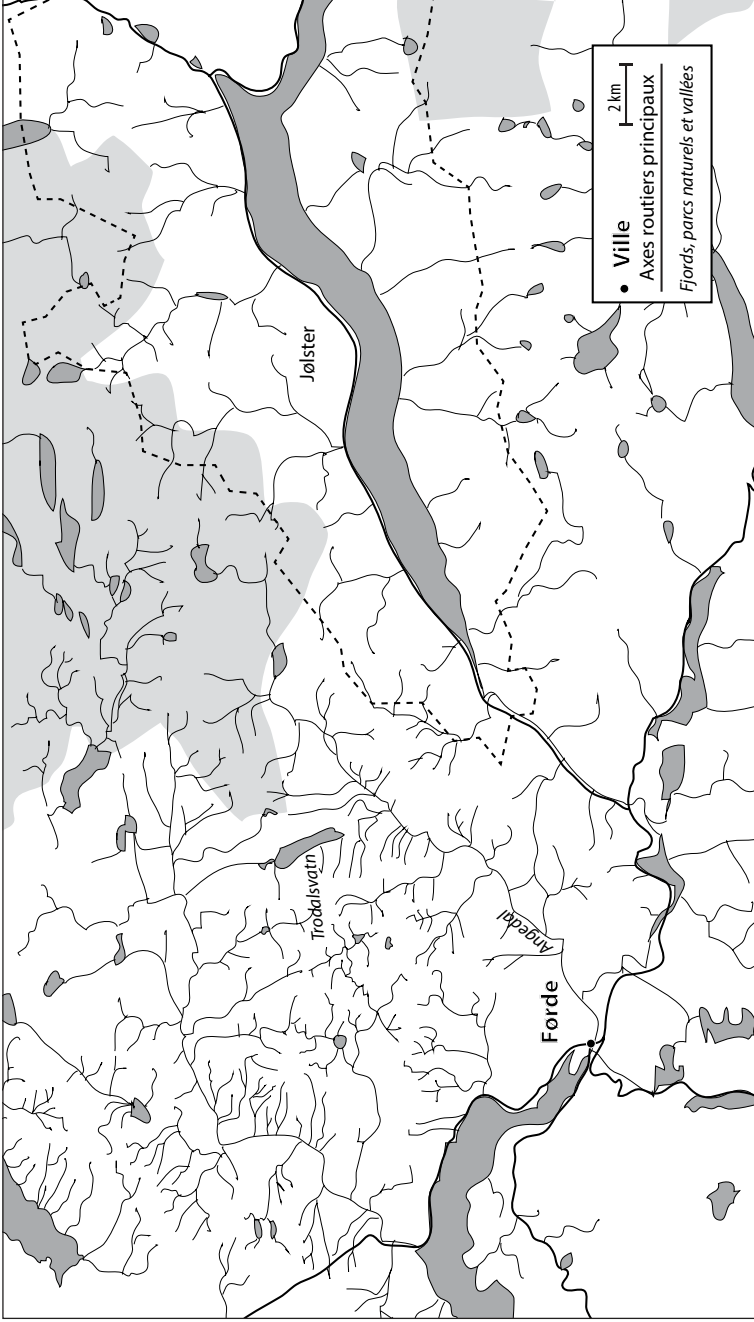
© Gaïa Éditions, 2014, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-452-0

*Puisque des parties de ce roman ont pour cadre une zone géographique limitée et facilement reconnaissable, il faut souligner que tous les événements et tous les protagonistes de ce récit sont fictifs, hormis l'histoire de Trodals-Mads. Par conséquent, toute ressemblance avec des faits réels ou des personnes vivantes ne peut être que déplorée.*







*Le Summford*

C'était le passé qui téléphonait. « Ici Cecilie », commença-t-elle. Puis, voyant que je ne réagissais pas : « Cecilie Strand.

– Cecilie ! Ça fait longtemps. Comment vas-tu ?

– Pas trop mal.

– Tu es toujours à la Protection de l'enfance ?

– Oui, on est quelques-uns à tenir encore le coup...

– Mais ça doit faire au moins dix ans qu'on ne s'est pas vus ?

– Oui, j'ai déménagé de l'autre côté des montagnes. Destination Oslo, il y a cinq ans. À l'été 1990.

– Alors c'est d'Oslo que tu m'appelles ?

– Non, je suis à Bergen en ce moment. Je suis venue voir ma vieille maman à Munkebotn. Je ne sais pas si tu te souviens d'elle ?

– Non, je...

– Ça ne m'étonne pas, mais... Il faudrait que je te parle, c'est important.

– Bon.

– Si tu as le temps, bien sûr ?

– Comme je le dis souvent, ce dont je manque le moins, c'est le temps.

– On pourrait se voir ?

– Avec plaisir. Tu pensais à un endroit en particulier ?

– Que dirais-tu de... quelque part dans Fjellveien ? »

Je regardai par la fenêtre. Les précipitations matinales avaient tout juste été un avant-goût de l'automne. Le soleil de septembre coulait à présent sur la ville comme du miel liquide. La montagne était attirante avec toutes ses nuances de vert, Fjellveien la séparait en deux comme un petit équateur et la météo n'était pas du tout menaçante.

« Où, plus précisément ?

– On réussira bien à se trouver, non ? Je pars d'ici dans une petite demi-heure. »

Je regardai ma montre.

« Entendu. À tout à l'heure. »

Cinq minutes plus tard, j'activai le répondeur téléphonique,

verrouillai mon bureau et partis. Je traversai Fisketorget, passai au niveau du Kjøttbasar tout en bas de Vetrilidsalmenningen et grimpai l'escalier vers Skansen et la caserne toute blanche qui s'y trouvait. Les premières feuilles jaunies de l'année avaient fait leur apparition mais elles n'étaient pas encore très nombreuses ; le vert dominait toujours. La cour de la maternelle de Skansenparken résonnait des cris joyeux d'enfants occupés à démouler les gâteaux de terre confectionnés dans leurs poêles de dinette. Le dernier couple de pies de l'été jacassait avec force dans un marronnier qui n'avait pas encore libéré ses fruits. Je finis par couper par le petit raccourci vers le Cheval et me retrouvai à l'adresse convenue : dans Fjellveien.

Cette rue était la préférée des Berguënois pour les promenades. Des générations s'y étaient succédé au cours de leurs sorties dominicales pour profiter du panorama sur leur ville bien-aimée, pointer un doigt vers leur maison et déclarer : « C'est là que nous habitons » sur le ton qu'on réserve aux secrets d'État. Le Cheval est le nom familier du panneau *N'oubliez pas que le cheval a besoin de repos*, inséré dans le muret près de l'abreuvoir qui avait remplacé à l'occasion des festivités du centenaire de Fjellveien le réservoir auquel les bêtes étanchaient leur soif.

Je me mis à marcher. Un retraité en knickers et anorak se dirigeait à pas vifs vers le sommet de la montagne. Une classe trottnait près de la maison du garde champêtre, à la suite d'une fringante professeure d'éducation physique. Ces jeunes personnes ondulaient vers moi en un mouvement lent, comme les infimes vaguelettes qu'ils étaient encore sur l'océan de la vie, à distance respectable des plus redoutables paquets de mer. Je m'écartai à leur passage, pour ne pas être embarqué dans un vain rêve de jeunesse, de rendez-vous d'antan et de senteurs de T-shirts imprégnés de parfum.

Quand je fus à Mon Plaisir\*, la vieille bâtisse aux allures de temple qui tourne le dos à la montagne pour faire face à la mer, je regardai l'heure. Elle devait être arrivée. Il ne me restait plus qu'à parcourir l'extrémité de la rue, au niveau de Wilhemineborg et Christineborg, des noms qui renvoyaient à une époque où tout homme était libre d'inscrire celui de son épouse dans la

---

\* En français dans le texte.

cartographie, à condition d'en avoir les moyens. C'est d'ici que s'élevaient les pentes abruptes de Sandviksfjellet vers la flèche installée à son sommet pour vous renseigner sur la direction du vent, si vous avez le regard assez perçant pour voir aussi loin. Les arbres étaient grands et très droits, leurs troncs faisaient penser à des colonnes peintes en brun, tandis que des souches et des pierriers témoignaient des puissantes bourrasques et du danger d'éboulements dans ces contrées.

Il me fallut attendre d'être au poste électrique en tôle verte situé à l'aplomb de Sandvikslien pour la voir. Elle arrivait dans ma direction, vêtue d'un jean et d'un blouson assorti, le soleil dans les cheveux et une besace en bandoulière. En m'apercevant, elle s'arrêta et plissa les yeux derrière ses lunettes ovales, comme pour s'assurer que c'était bien moi qu'elle voyait. Ses cheveux courts blond foncé étaient mêlés d'une nuance de gris qui n'était pas présente lors notre dernière rencontre.

Nous nous embrassâmes rapidement avant de nous observer avec une légère surprise, comme le font de vieux amis quand les tatouages du temps ne sont plus négligeables, gravés au scalpel sur le visage ou ailleurs.

« Désolée d'être en retard, s'excusa-t-elle avec un bref sourire. Ma mère... c'est un peu long, parfois.

– Nous sommes toujours dans Fjellveien. Aucun problème. »  
Elle tendit le doigt vers un banc.

« On pourrait s'asseoir ? Il fait si bon au soleil...

– Oui, pourquoi pas ?

– Tu dois te demander pourquoi je t'ai appelé.

– Après tant d'années, oui, en effet.

– Oh, dix, pas plus.

– Il s'est passé plein de choses dans ma vie ces dix dernières années.

– Ah oui ? »

Elle attendit la suite, mais je ne poursuivis pas.

« Tu disais que tu voulais me parler de quelque chose d'important.

– Oui. » Elle s'interrompit pendant que nous nous asseyions.

« Tu te souviens de celui qu'on appelait Janegutt\* ? »

---

\* Le petit Jan, Jeannot en français.

Je ressentis comme un coup au plexus.

« Quelle question !

– Oui, euh... c'était plutôt une question rhétorique.

– Pendant six mois, il a presque été notre... le nôtre. »

La remarque la fit rougir, mais ce n'était pas voulu. Elle résumait simplement la réalité.

Janegutt, six ans, dix-sept, et maintenant...

« Qu'as-tu à me raconter ? »

Elle poussa un petit soupir.

« Il est en fuite à Oslo. Recherché pour meurtre.

– Et merde ! Encore une fois ? Comment le sais-tu ?

– Oui, Varg. Encore une fois. Et ce n'est pas tout.

– Ah non ?

– Il a laissé une espèce de liste de personnes à abattre.

– Pardon ?

– Enfin... en tout cas, il a dit qu'il voulait en choper quelques-unes.

– Oui ?

– Et parmi eux, il y a... toi.

– Hein ?! Moi ?

– Oui. »

Je me tus. Je laissai mon regard rejoindre lentement le Byfjord et un passé vieux de vingt-cinq ans. Je sentais la faible chaleur du soleil sur mon visage, mais à l'intérieur, c'était le froid qui régnait, ce froid persistant qui ne lâchait presque jamais prise. Le froid des printemps négligés.

Ma première rencontre avec Janegutt remontait à une journée aussi chaude qu'étouffante de juillet 1970. Elsa Dragesund et moi avons été envoyés en inspection dans un appartement du complexe de Rothaug, le bâtiment massif et gris qui jouxte l'école de Rothaugen. Des voisins avaient prévenu la commune, et le bureau des affaires sociales nous avait transmis le dossier.

Elsa avait plus d'expérience que moi à la Protection de l'enfance. C'était une femme vive mais débonnaire, à peine quarante ans à l'époque, avec des cheveux roux et un penchant pour les vêtements de couleurs un rien trop soutenues. Quant à moi, je commençais tout juste dans ce secteur d'activité.

L'escalier était sombre et humide même par une journée comme celle-là, alors que la température atteignait 25 °C à l'ombre. La porte brune située au premier étage était dépourvue de toute plaque nominative. Une musique puissante nous parvenait à travers les carreaux dépolis. Il nous fallut appuyer un certain nombre de fois sur le bouton de sonnette avant d'entendre des pas traînants à l'intérieur. La porte s'ouvrit et un visage blafard apparut.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-on en épais dialecte de Bergen.

Elsa afficha son plus charmant sourire.

« Mette Olsen, c'est vous ? »

La femme dans l'ouverture nous toisa d'un regard vide. Ses cheveux blonds étaient gras et en désordre. Elle portait un T-shirt troué et un jean dont le dernier passage à la machine à laver devait remonter à plus d'un mois. Elle était frêle, maigre, vouûtée comme pour soulager des maux de ventre chroniques. Ses lèvres étaient gercées, ses seins affleuraient sous le tissu comme deux petites brioches confectionnées par un enfant, plates et irrégulières.

« Nous représentons la Protection de l'enfance, déclara Elsa. Pouvons-nous entrer ? »

Une sourde angoisse anima un court instant le regard de notre interlocutrice. Puis le chenal se referma, elle fit un pas réticent sur le côté et nous ouvrit.

La senteur qui nous accueillit dans la petite entrée obscure était un délicat mélange de tabac froid, d'ordures ménagères et d'alcool vulgaire. Il fallait y ajouter un élément auquel je m'habituerai de façon déprimante au fil de mes années passées à la Protection de l'enfance : l'odeur de très jeunes enfants laissés à l'abandon.

Sans attendre notre hôtesse, nous remontâmes le puissant flot sonore jusque dans le salon, où une radio portable s'égoillait pour faire partager le contenu d'une cassette audio à moitié fichue. Je ne parvins pas à mettre un nom sur la musique, un rock martelé qui faisait trembler les murs. Elsa fila d'un pas tout martial vers l'appareil, posa un œil dessus et appuya sur le bon bouton.

Le silence fut assourdissant. Mette Olsen nous avait rejoints non sans mal et elle se mit à agiter les bras. Son regard était brillant et vitreux. La raison n'en était pas incompréhensible. La table basse et le sol environnant étaient couverts d'un assez bel assortiment de bouteilles vides, beaucoup de bière mais aussi de vin et de tord-boyaux, auxquelles venaient s'ajouter des bidons en plastique caractéristiques des fournisseurs de l'industrie locale. Plusieurs boîtes à pilules vides gisaient sur une petite commode, retournées et sans leurs couvercles, comme après une dernière recherche désespérée.

« Où est votre petit garçon ? » s'enquit Elsa.

Mette Olsen jeta un coup d'œil désemparé autour d'elle et finit par faire un signe de tête vers une porte entrebâillée à l'autre extrémité de la pièce. Nous tendîmes l'oreille, mais aucun son ne nous en parvenait. Nous y allâmes à pas de loup, Elsa la première, et elle ouvrit lentement la porte.

Un large lit défait allait d'un bout à l'autre du mur le plus court. Un séchoir à linge en bois surchargé de vêtements occupait un coin de la pièce. Des effets personnels étaient éparpillés un peu partout, sans aucune logique apparente. Un lit d'enfant était collé contre le grand lit, et occupé par un petit garçon de deux ans et demi ou trois ans, à ce que j'en voyais. Il portait un maillot taché qui avait jadis été blanc et une grosse couche jetable usagée

tenue en place par une espèce de culotte en plastique. Il ne réagit presque pas à notre arrivée, se contentant de nous fixer d'un œil vide et apathique. Sa bouche était entrouverte et humide au-dessus de la grande tranche de pain à peine garnie en son milieu d'un semblant de pâte à tartiner qu'il tenait dans la main. Mais, le pire de tout, c'était le silence. Il n'émettait pas le moindre son.

Elsa avança de quelques pas avant de faire volte-face et de fusiller du regard Mette Olsen, plantée dans l'ouverture, fluette et diaphane, une expression indignée sur le visage.

« C'est votre enfant ? » demanda Elsa d'une voix vibrante.

Mette Olsen hocha la tête et déglutit.

« Comment s'appelle-t-il ? »

– Janegutt.

– Jan ?

– Jan Elvis.

– Ça fait combien de temps que vous ne lui avez pas changé sa couche ? »

Elle écarta les bras, le regard dans le vague.

« Hier ? Je ne me rappelle pas.

– Vous avez conscience que ça ne suffit pas ? soupira Elsa. Qu'il va nous falloir... intervenir ? »

La jeune femme nous lança un regard triste mais ne réagit pas, comme si elle avait à peine compris le sens des derniers échanges.

Elsa se tourna vers moi.

« Article 5, cas de figure classique. On fait suivre la mère, le gosse doit être placé en urgence. »

La porte d'entrée claqua, et une voix grossière retentit dans tout l'appartement.

« Meeette ! Tu es là ? »

Personne ne répondit, et la première question fut bientôt suivie d'une série de jurons puissants et du son de bouteilles qui roulaient sur le sol de la pièce derrière nous.

« Tu es où, merde ?! »

Nous nous tournâmes vers la porte, que Mette avait abandonnée avec une certaine angoisse pour se rapprocher de nous.

« Qu'est-ce que c'est que cette assemblée, là ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Le bonhomme était grand et costaud, il était plus proche de la quarantaine que de la décennie précédente, ses deux avant-bras



étaient couverts de tatouages. Il portait un polo marron foncé et un pantalon clair. Son front s'ornait de vaisseaux sanguins bien apparents.

« Nous sommes de la Protection de l'enfance, répondit Elsa d'une voix glaciale. Vous êtes le père de cet enfant, peut-être ?

– Ça, je vois mal ce que ça peut vous foutre ! » aboya-t-il en réponse en entrant dans la pièce.

Elsa ne bougea pas. J'avançai d'un pas, entre eux. Il me prit dans sa ligne de mire, serra les poings et me décocha un regard fort peu amène.

« Qu'est-ce que tu veux, toi ? Une raclée ?

– Terje, couina Mette Olsen. Non...

– Qu'est-ce que ça peut vous foutre que je sois le père de son merdeux ? Le recensement nous a oubliés, peut-être ? »

Je haussai les épaules.

« C'est le bureau d'aide sociale qui nous a demandé de...

– Les services sociaux peuvent aller se faire voir, eux aussi ! Foutez-moi le camp, tous les deux ! »

Je regardai Elsa. Elle était la plus expérimentée de nous deux. Elle mobilisa toute son autorité pour répondre.

« Cet enfant est dans une situation critique, monsieur... » Elle l'interrogea du regard, mais n'obtenant qu'un rire plein de mépris en réponse, elle poursuivit : « Il doit être pris en charge dans les plus brefs délais, nous l'emmenons. Votre femme... Elle aussi a besoin d'aide, à ce que je vois. Si vous avez des objections, je vous prie de prendre contact avec nos services de façon formelle et correcte pour que le dossier soit soumis à délibération. »

Il ouvrit tout grand la bouche.

« Non mais, est-ce que *vous* comprenez tous les mots qui s'échappent de votre sale gueule ? Si ce n'est pas le cas, si vous n'avez pas pris la tangente dans deux dixièmes de secondes, vous allez tâter de ça, là. » Il lui brandit un poing devant le nez. « C'est pigé ? »

Je sentis la colère monter.

« Dis voir, l'artiste... je ne suis peut-être pas aussi tatoué que toi, mais j'ai passé assez de temps sur un bateau pour apprendre certaines petites choses très utiles, alors si tu prévois de te défouler sur quelqu'un... »

Il se tourna de nouveau vers moi, un rien moins sûr de lui.  
Il me toisa rapidement.

Elsa intervint.

« Je suppose que vous êtes monsieur... Olsen ?

– Je ne m'appelle pas Olsen, bordel ! C'est elle, là, et ce n'est pas ma bonne femme ! Je m'appelle Hammersten. Fous-toi ça dans le crâne ! ajouta-t-il à mon adresse sur un ton lourd de menaces.

– Si vous refusez de coopérer, nous serons contraints d'appeler la police, l'informa Elsa.

– Terje, implora de nouveau Mette Olsen. Non !

– Mais avant tout, nous devons lui mettre une couche propre, reprit Elsa en se tournant vers Mette. Si vous en avez ?

– Dans la salle de bains, répondit-elle.

– Alors je vais en chercher une. »

Elsa sortit en passant juste devant Terje Hammersten. Personne d'autre ne bougeait. J'étais tendu de la tête aux pieds, prêt à toute éventualité. Il souffla, plein de mépris, donna un coup de pied dans le vide et quitta la pièce. Je lui emboîtai le pas pour m'assurer qu'il n'allait pas s'en prendre à Elsa, mais il ne se produisit rien de tel. Elle revint avec un sac de couches neuves, et tout de suite après, nous entendîmes la porte claquer vigoureusement.

« Vous n'êtes pas mariés, alors ? » demanda Elsa.

Mette Olsen secoua la tête sans rien dire.

« Mais c'est lui le père de l'enfant ? »

Elle haussa les épaules.

« Bon, bon... soupira Elsa. Il va falloir prendre les choses une par une, on dirait. »

Ce soir-là, Janegutt – ou Jan Elvis Olsen pour l'État civil – fut placé en urgence dans un foyer pour jeunes enfants de Kalfarveien. Sa mère intégra provisoirement le service des urgences de Kong Oscars gate, où ils s'employèrent dès le début et de leur mieux à lui faire accepter un traitement de fond.

Quand je rentrai à la maison à Møhlenpris cette nuit-là, Beate jeta un regard plein d'ironie par-dessus son livre.

« Il y a à manger dans le réfrigérateur. »

– Oui, je suis désolé que ça ait été aussi long. Si tu savais comment certains traitent leurs mioches...

– Tu crois que je ne le sais pas ?

– Si, oh si... » Je me penchai pour l’embrasser. « Ta journée s’est bien passée ?

– Si on veut. »

Courant octobre, j’appris que Janegutt avait été confié à un orphelinat. Il souffrait de profonds troubles affectifs, disaient-ils, et la communication avec lui n’était pas une mince affaire. À en croire les rapports, l’état de sa mère n’était pas beaucoup plus reluisant, et Terje Hammersten faisait l’objet d’un procès pour actes de violence. Le verdict tomba : six mois ferme.

De l’autre côté des murs, la vie continuait. Je ne m’attendais pas à en revoir un seul d’entre eux. Comme on peut se tromper, parfois...

Je retrouvai Janegutt quand il avait six ans. 1974 commençait, Beate et moi venions de divorcer et cette période n'était de loin pas la meilleure que j'aie connue dans ma vie. On nous avait appelés sur une scène de crime pour nous occuper d'un jeune enfant, semblait-il, et ce fut à Cecilie et moi de nous y coller.

À ce moment-là, j'avais encore ma vieille Mini. Nous nous tassâmes à l'avant, moi au volant, Cecilie à côté de moi. Rouler en Mini donnait la même impression que de sillonner les rues dans une baignoire beaucoup trop exiguë et munie de roues si petites que vous aviez la sensation d'épouser le moindre relief du pavé berguënois avec vos parties charnues quand la vitesse augmentait. Vous étiez dangereusement bas et près de l'asphalte et, en cas de collision frontale, vous aviez toutes les chances d'être transformé en crêpe. Cela étant, vous parveniez toujours à vous glisser dans un interstice entre deux voitures, si mince parût-il, et la consommation d'essence avoisinait celle d'un briquet standard.

La scène de crime se trouvait sur Wergelandsåsen, une colline semée de grandes demeures qui constituait une zone tampon entre Landås et Minde, Landås avec ses immeubles des années 1950 et 1960, Minde avec ses paisibles villas des années 1920. La maison qui nous intéressait était brune, plantée au milieu d'un jardin d'un gris hivernal offrant à la vue rosiers fanés, parterres de vivaces enneigés, pommiers au tronc couvert de mousse et massifs de rhododendrons au repos pour le moment : feuilles pendantes et boutons brun-vert en sommeil saisonnier.

Plusieurs véhicules étaient garés devant le portail. La porte d'entrée était ouverte, et quelques personnes attendaient sur le perron. J'en reconnus certaines comme des membres du commissariat de Bergen, qui tiraient leurs toutes premières conclusions tandis qu'ils finissaient les cigarettes maigrichonnes qu'ils venaient de rouler. Nous ouvrîmes le portail et pénétrâmes dans le jardin.

Cecilie m'avait donné quelques informations en chemin. Un petit garçon de six ans était resté seul chez lui avec son père. À son

retour, la mère avait trouvé son fils en larmes dans l'entrée, et le père ne répondait pas. Elle s'était mise à chercher et avait fini par découvrir son mari mort au pied de l'escalier de la cave, la nuque brisée. Elle avait eu le temps d'appeler les secours avant de s'effondrer. Elle était pour l'heure à l'hôpital de Haukeland, où on lui avait administré une solide dose de sédatifs avant de la placer sous la surveillance d'une policière, au cas où elle éprouverait le besoin de se confier à son réveil.

« Comment s'appellent-ils ? avais-je demandé.

– Svein et Vibecke Skarnes.

– Autre chose sur eux ?

– Je ne sais rien d'autre, Varg. »

Nous entrâmes. L'inspecteur principal Dankert Muus nous adressa un mouvement sec de la tête, sa façon de nous souhaiter la bienvenue. C'était un grand type à la peau grise et affublé d'un chapeau un rien trop petit. Un mégot éteint pendait au coin de ses lèvres comme un organe mort. Je ne l'avais guère croisé plus d'une ou deux fois, mais il se souvenait apparemment de nous. Il nous indiqua une porte dans la cloison gauche de cette sympathique entrée peinte en blanc. « Il est là. »

Nous pénétrâmes dans un salon meublé de façon simple et moderne : des étagères sombres, un téléviseur contre l'un des murs latéraux, des plantes en pot sur les appuis de fenêtre et de légers rideaux clairs. Une policière aux cheveux blond banal et à la bouille toute ronde était installée dans le canapé, un petit garçon dans le creux de l'épaule. Elle tenait un transformateur bleu muni d'un gros bouton rouge, le boîtier de commande du petit train Märklin qui tournait sans discontinuer sur un circuit ovale s'intégrant harmonieusement au reste du mobilier. Le gamin suivait le jouet des yeux, sans enthousiasme apparent. Il évoquait davantage un pantin qu'un enfant.

La policière sourit et se leva. Son soulagement était manifeste.

« Bonjour ! C'est vous qui venez pour la Protection de l'enfance ?

– Oui. »

Elle posa la télécommande, et le convoi s'arrêta. Le gosse resta figé, les yeux rivés sur le train. Il ne semblait pas disposé à prendre la relève.

Nous nous présentâmes. Elle s'appelait Tora Persen. Son dialecte trahissait une origine dans la région du Hardanger, peut-être Kvinnherad.

« Et voici Janegutt, ajouta-t-elle en posa une main délicate derrière la tête du petit garçon.

– Bonjour », fimes-nous en chœur.

*Janegutt ?*

Il nous regardait, c'est tout.

*Où avais-je déjà entendu ce nom ?*

Cecilie s'accroupit devant lui.

« Tu vas venir avec nous. Nous avons une super chambre pour toi, tu pourras y être tranquille. Les gens sont gentils, là-bas, et il y a d'autres enfants avec qui tu pourras jouer si tu en as envie. »

Une idée me vint à l'esprit : *Mais ce ne serait pas... Non, ce serait affreux.*

Le scepticisme ne quittait pas son regard. Ses lèvres étaient serrées, ses yeux bleus grands ouverts, comme gelés en plein cri, en proie à une terreur qui n'avait pas encore lâché prise.

« Tu as envie de quelque chose ? » m'enquis-je.

Il secoua la tête.

« Il est comme ça depuis le début ? » demandai-je à Tora Persen.

Elle hocha la tête, se détourna légèrement de lui et répondit à voix basse :

« Nous n'avons pas réussi à tirer le moindre mot de lui. Ce doit être... le choc.

– Il était seul avec sa mère quand vous êtes arrivés ?

– Oui. C'est une situation horrible, bien sûr. »

Le gamin ne bougeait pas. Il continuait à fixer le train électrique, comme dans l'attente que celui-ci se remette à tourner de lui-même. Rien n'indiquait qu'il avait entendu un seul mot de ce que nous disions. On ne distinguait aucune réaction chez lui.

Je sentis mon estomac se tordre. L'autre petit garçon avait eu exactement le même comportement, et il s'appelait aussi Janegutt.

*Mais enfin, ça ne pouvait quand même pas...*

Je regardai Cecilie.

« Qu'en penses-tu ? On ne devrait pas prévenir Marianne ?

– Si. Tu veux essayer de l'appeler ?

– Oui. »

Je retournai dans l'entrée. Un policier montait la garde en haut de l'escalier de la cave.

« C'est ici que le drame a eu lieu ?

– Ils l'ont trouvé en bas, là, répondit-il avec un hochement de tête.

– Il y est toujours ?

– Non, non. Il a été évacué.

– Quand est-ce arrivé ?

– À la mi-journée. » Il consulta sa montre. « Nous avons été prévenus à 14 h 30. »

Je regardai autour de moi. « Il y a un téléphone ici que nous pourrions utiliser ? »

Il ne cacha pas un certain scepticisme.

« Je crois que vous devriez appeler depuis l'une de nos voitures. Nous n'avons pas encore examiné l'appareil qui est ici. Pour les empreintes digitales.

– Je vois. »

La porte était toujours ouverte. Je me dirigeai vers les voitures en stationnement et demandai au policier en civil dans l'une d'elles si je pouvais lui emprunter son téléphone.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il sèchement.

– Varg Veum. Protection de l'enfance.

– Veum ?

– Oui.

– OK, OK. Je vais vous préparer une ligne. »

Il tapa quelques chiffres sur le radiotéléphone et me le tendit ensuite par la vitre. « Vous composez le numéro ici », m'expliqua-t-il.

Dans l'intervalle, j'avais retrouvé les coordonnées de la psychologue Marianne Storetvedt dans mon carnet d'adresses. Je l'appelai.

Elle répondit après deux ou trois sonneries.

« Docteur Storetvedt, j'écoute.

– Marianne ? Ici Varg.

– Salut Varg ! Que puis-je pour toi ?

– Nous avons une urgence. » Je lui fis un résumé.

« Et sa mère ?

– Elle est à Haukeland. Dépression.

– Bon, bon... soupira-t-elle. Qu'avez-vous prévu pour lui ?

– Nous pensions l’emmener à Haukedal, où ils ont des places pour les urgences.

– Ça me paraît bien. Mais passez d’abord me voir, d’accord ? Dans combien de temps vous pouvez être ici ?

– S’il ne se passe rien entretemps, je dirais... dans une demi-heure ?

– Super. Je vous attends. Je n’ai plus de patients pour aujourd’hui, alors ce n’est pas un problème. »

Nous conclûmes, et je tendis l’appareil au policier qui mit un terme à la transmission. Puis je retournai dans la maison. Arrivé dans l’entrée, je pilai près d’un petit secrétaire sur lequel était posé un cadre photo. Un portrait de famille, trois personnes. Je reconnus Janegutt au milieu. Les deux autres devaient être ses parents. Svein Skarnes avait l’air plus vieux que je l’avais supposé. Il était presque complètement chauve, avec un visage mince et un peu réservé. Son épouse était brune, elle avait un beau sourire régulier, le genre de beauté ordinaire qu’on trouve chez environ une femme sur deux. Janegutt semblait un tantinet perdu entre eux, une expression de révolte contenue dans le regard.

Dans le salon, la situation n’avait pas changé. Cecilie avait pris place dans le canapé avec Janegutt. C’était maintenant elle qui faisait fonctionner le train, par brusques à-coups puisque ce type d’activité n’était pas celui qu’elle pratiquait le plus souvent. La policière s’était quelque peu écartée et n’avait pas l’air du tout à son aise.

« C’est réglé. Nous pouvons passer voir Marianne.

– Qui est-ce ? voulut savoir Tora Persen.

– Une psychologue que nous consultons en cas de besoin. Marianne Storetvedt.

– On devrait vérifier avec l’inspecteur principal Muus d’abord. Que ça ne pose pas de problème que vous l’emmeniez, je veux dire.

– Bien entendu. »

Elle disparut.

Je regardai Janegutt. Six ans. J’avais pour ma part un petit garçon de deux ans et demi, Thomas, qui vivait avec sa mère, à présent, après que les choses s’étaient envenimées entre Beate et moi six mois plus tôt. Le divorce n’était pas encore prononcé, mais l’issue de la période de probation était courue d’avance.



J'avais essayé de lui faire changer d'avis, mais elle m'avait simplement regardé avec un certain découragement en me répondant : « Je ne crois pas que tu comprennes les vraies raisons, Varg. Je crois que tu ne comprends rien, en fin de compte. » Et elle n'avait pas tort. Je n'y comprenais rien.

J'observai l'expression vide et apathique sur ce visage juvénile et tentai de me remémorer le petit garçon du complexe de Rothaug trois ou quatre ans en amont. Mais ma première impression avait été trop vague. Je me rappelais l'ambiance désagréable qui régnait dans cet appartement exigu, la grande gueule qui avait fait irruption et le regard perdu de la mère. Ainsi que le petit garçon dans le lit d'enfant. Mais son visage... Il n'avait pas encore pris forme. Il le faisait tout juste maintenant.

Je m'accroupis à côté du canapé, pour me mettre moi aussi à sa hauteur. Je posai une main sur son genou.

« Tu as envie de monter dans ma voiture, Janegutt ? »

Le premier éclair de vie apparut dans ses yeux. Mais il ne dit rien.

« Comme ça, on pourra aller voir une dame très gentille avec qui on discutera un moment. »

Il ne répondit pas.

Je saisis l'une de ses mains. Elle était flasque et morte, il ne serra pas la mienne.

« Viens ! »

Cecilie se leva, l'attrapa délicatement sous les bras et le déposa en douceur sur le sol. Il ne bougea pas mais n'offrit aucune résistance quand je le conduisis vers la porte. Il posait les pieds sans aucune assurance, comme s'il avançait sur un lac gelé et ne savait pas du tout si la glace tiendrait le coup.

Nous nous figeâmes, tous. L'inspecteur principal Muus barrait le passage. Je distinguai Tora Persen derrière lui. L'imposant policier braqua un regard assassin sur le gosse.

« Il a parlé ? »

– Pas encore.

– Bon... grogna-t-il. Et où prévoyez-vous de l'emmener ?

– D'abord voir une psychologue à qui nous faisons régulièrement appel, ensuite dans un foyer d'hébergement d'urgence à Åsane. »

Il hocha la tête.

« Tenez-nous au courant de l'endroit où vous êtes. Je n'exclus pas que l'un d'entre nous doive l'interroger.

– L'interroger ?! s'exclama Cecilie.

– C'est notre seul témoin, répondit-il en accompagnant ses propos d'un regard torve à l'adresse de ma collègue.

– On vous tiendra au courant, intervins-je. Mais pour l'heure, c'est à Janegutt que nous devons penser. On peut passer ?

– Tout doux, tout doux, jeune homme. Rappelez-moi votre nom, d'ailleurs ?

– Veum. Mais je ne l'avais pas dit.

– Veum. C'est noté, murmura-t-il avec un petit sourire. On va bien s'amuser, tous les deux.

– Mais pas aujourd'hui. On peut y aller, maintenant ? »

Il hocha la tête et fit un pas de côté. Cecilie et moi poussâmes Janegutt vers l'entrée. Du coin de l'œil, je vis Muus faire volte-face et retourner vers l'escalier de la cave. Tora Persen resta plantée où elle était, aussi abandonnée qu'une croûte de pain derrière une malle. Arrivé en haut des marches, je soulevai Janegutt pour le porter jusqu'à la voiture. Il ne protesta pas, j'aurais tout aussi bien pu trimballer un sac de pommes de terre.

« Je crois que tu vas monter à l'arrière avec lui », glissai-je à Cecilie avant d'embarquer.

Elle hocha la tête. Je déposai Janegutt et repoussai le dossier du siège de droite pour les laisser passer. Cecilie grimpa et se tassa derrière moi. Je soulevai Janegutt, elle tendit les mains pour le réceptionner. Il tourna soudain la tête et me regarda pour la première fois droit dans les yeux.

« C'est maman qui l'a fait », lâcha-t-il.